

Dans l'auditoire d'un de ces vénérables rabbins, un enfant nous intéresse vivement. Il porte une robe blanche gracieusement serrée autour des reins par une ceinture de diverses couleurs. Sous ses blonds cheveux, qui de son tarbouch descendent bouclés sur ses épaules, l'ovale de sa physionomie fine, correcte, animée, se dessine agréablement. Son œil est doux et profond. Il tient un livre ouvert, écoute et répond quand on l'interroge. Chacun le considère avec étonnement, et le vieux maître, fier de son élève, lui marque coup sur coup sa parfaite satisfaction. Ainsi devait être Jésus quand sa famille le retrouve parmi les docteurs.

Comme nous arrivons chez les Séphardim, l'office commence. Un employé, le *hazzan*, celui à qui Jésus, dans la synagogue de Nazareth<sup>1</sup>, remit le rouleau où il avait lu le texte d'Isaïe qu'il fallait commenter, nous installe aux premiers bancs à droite. Nous supposons que c'est la place d'honneur. Devant nous est le tabernacle avec le livre de la Loi. Une lampe y brûle sans cesse. C'est le symbole de la parole de Dieu et de la foi d'Israël. Le peuple fournit l'huile pour l'entretenir.

Près du sanctuaire est le banc des Anciens<sup>2</sup>. Faut-il les identifier avec les *Batlânim*, ou *Oisifs*, ces dix hommes qui, en raison de leur fortune personnelle ou d'une somme annuellement versée par la communauté, se trouvaient délivrés des sol-

<sup>1</sup> Luc, iv, 20.

<sup>2</sup> Luc, vii, 3.

licitudes de la vie matérielle, et investis du devoir d'assister régulièrement à la prière publique, comme les chanoines de nos cathédrales? C'est possible. Ce premier, que M. Vigouroux coudoie volontiers parce qu'un vrai juif ça sent toujours l'Ancien Testament, et que l'Ancien Testament, sous toutes ses formes, fait les délices de mon ami, ce vénérable est probablement le Chef de la synagogue (*Rosch hakkeneseth*). Il a la même dignité que Jaire, dont Jésus ressuscita la fille<sup>1</sup>. Au signal qu'il donne, les chants commencent. Ce n'est rien d'harmonieux. Cette confusion de voix nasillardes ne répond pas à l'idée que je m'étais faite de la sonorité et de la majesté du langage hébraïque. Il n'est pas possible que David ait chanté ainsi. A travers des modulations où je serais fort embarrassé pour trouver une note franche, tant on chevauche perpétuellement entre les quarts et les dixièmes de ton, je remarque que la liturgie est vivement dialoguée, et que chacun semble fort bien comprendre ce qu'il dit.

Mais voici que le grand délégué de l'assemblée, le *Chéliak*, se lève et gravit en chantant les degrés qui montent au tabernacle. Il y prend respectueusement le livre de la Loi enroulé autour de deux bâtons précieusement sculptés, et le porte à l'ambon, ou estrade dressée au milieu de la salle. Après l'avoir déposé sur le pupitre, il appelle au hasard un lecteur. On regarde avec curiosité celui

<sup>1</sup> Luc, viii, 41, 49.

qui, ainsi invité, monte à côté du *Chéliak* pour lire sur le parchemin déroulé le passage qu'on lui indique. C'est ici l'antique scène de Nazareth prise sur le vif. Le jeune homme fait très convenablement la lecture, mais, à notre grand regret, il n'y a pas de *dérasch* ou d'exhortation<sup>1</sup>. C'est dommage, l'auditoire était nombreux et bien disposé. Je remarque que les hommes seuls font partie de la véritable et vivante assemblée. Les femmes sont reléguées dans des tribunes. Les chuchotements, les cris de joie ou d'indignation sont très marqués dans ces réunions, où chacun a un rôle actif, ce qui leur donne une physionomie à part et où l'on ne retrouve rien de la tenue correcte et calme de nos églises. Le *Chéliak* entonne un psaume, et les chants reprennent aussitôt.

Mais pourquoi donc tout le monde se balance-t-il sur un côté sitôt qu'on chante? Dans une troisième synagogue nous avons remarqué qu'on se tenait sur un seul pied, et qu'à certains moments de la psalmodie il fallait sautiller sur les deux à la fois. Pourquoi ces puérités viennent-elles défigurer une liturgie qui par tant de côtés garde des vestiges de sa majesté native? A la sortie de la synagogue, où l'on chantait ainsi en équilibre sur une jambe, on a passé sous le nez des fidèles un citron et un bouquet de fleurs. Nul n'a pu m'expliquer le sens de cette cérémonie. Je ne sais s'il s'est jamais trouvé sur terre rien de plus fécond

<sup>1</sup> Actes, XIII, 15.

en inventions ridicules que le cerveau des rabbins de la décadence. Que tout nous semble, au contraire, grave et émouvant sitôt que Moïse seul reparait. Le *Chéliak* est descendu de l'ambon tenant la Loi au-dessus de sa tête et bénissant l'assemblée qui criait : *Amen! Amen!* En même temps les pères levaient leurs mains sur les petits enfants, les vieillards étendaient leurs bras vers le livre saint, les jeunes gens se précipitaient pour le baiser. Tout le monde criait, et sans comprendre ce que chacun disait, nous jugions que c'était beau. Nous n'avons pu nous défendre d'une réelle émotion. Pauvre peuple, quelle ténacité dans l'erreur, quand tout, les pierres, les hommes, les siècles crient contre lui! Oui, il garde encore dans son âme quelque chose du Père des croyants et sur sa tête comme un souffle de Jéhovah. Quand Jésus entrera-t-il dans son cœur?

Comme nous sortons de la synagogue, de charmants petits israélites s'offrent à nous diriger vers le Cénacle et le tombeau de David, que nous voulons visiter. Tout cela est hors de la ville actuelle. On sait que, depuis Adrien, la partie sud du mont Sion a été rejetée au delà des remparts. Au point de vue des recherches archéologiques, ce n'est pas un malheur, car le terrain y a été moins bouleversé que dans la ville actuelle, et ma conviction est que des fouilles sur la célèbre montagne amèneront de sérieux résultats. Les Augustins de l'Assomption viennent d'y acquérir un lot considérable, et le P. Germer-Durand, que je regrette

d'avoir trop peu vu, me communiquait hier ses légitimes espérances. Des restes d'une fort belle mosaïque, trouvés au fond d'une citerne, ont appartenu à une église byzantine. On découvrira mieux que cela, mais avant de fouiller plus profondément il faut se clôturer. C'est ici le seul moyen de conserver ce que l'on trouve.

Quand on a franchi la porte Nébi-Doûd, on aperçoit devant soi, à deux cents mètres environ, un ensemble de constructions isolées. Une coupole assez basse et un minaret les dominant. C'est là qu'une tradition fort ancienne place la maison où, dans la salle haute, Jésus mangea sa dernière Pâque avec les disciples, dénonça le traître, institua la sainte eucharistie, prononça ses discours d'adieu et revint peu après, vainqueur de la mort, prouver à chacun, mais surtout à Thomas, qu'il était réellement ressuscité. Le maître de la maison devait être un de ses fidèles partisans, puisque les apôtres s'installèrent définitivement chez lui comme dans leur propre demeure. Après l'Ascension, c'est encore là qu'ils se recueillirent, et que l'Esprit-Saint vint les transformer au jour de la Pentecôte.

Le premier sanctuaire qui abrita l'Église naissante fut donc le Cénacle. Or cette destination primitive nous semble avoir suffi à maintenir son authenticité dès les temps les plus reculés. Comme on s'était réuni là du vivant et après la mort de Jésus, on continua à y tenir plus tard les assemblées chrétiennes, au moins jusqu'au siège de Jérusalem par Titus.

Peut-être même en raison de ses modestes proportions le sanctuaire échappa-t-il à la ruine générale. En tout cas, il dut être relevé peu après, car saint Épiphane déclare qu'il existait du temps d'Adrien<sup>1</sup>. Quand l'impératrice Hélène voulut le rendre digne des grands souvenirs qui s'y rattachaient, elle y fit construire une basilique importante et peut-être à deux étages pour mieux rappeler la chambre haute, où tant d'événements mémorables s'étaient accomplis. Dans une de ses lettres<sup>2</sup>, saint Jérôme se propose d'y aller prier avec sainte Paule. Saint Cyrille de Jérusalem l'appelle l'église des Apôtres<sup>3</sup>. C'est à elle que s'applique ce titre d'*église première*, donné dans la relation du prêtre Lucien au sanctuaire où furent provisoirement déposées les reliques de saint Étienne, de Gamaliel et de Nicodème, trouvées à Caphar-Gamala, comme je l'observais ce matin. Il n'est pas un pèlerin qui, dans le récit de son voyage en Terre Sainte, n'ait fait mention du glorieux sanctuaire. Au XI<sup>e</sup> siècle il était en ruines. Les Croisés le relevèrent et l'entourèrent d'une muraille fortifiée. A la chute du royaume latin, les musulmans s'en emparèrent. Enfin après l'avoir pris, perdu et repris encore, les Franciscains eurent la douleur de le perdre définitivement vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est devenu une mosquée.

<sup>1</sup> Epiph. *De Ponderibus et mensuris*, ch. XIV.

<sup>2</sup> *Epist.*, XLIV.

<sup>3</sup> *Catéch.*, XVI, 4.

Nous arrivons dans une cour intérieure d'où, par un escalier rapide, nous atteignons une terrasse pavée. C'est là que s'ouvre la porte d'une église supérieure, correspondant, dit-on, à l'ancienne salle haute ou Cénacle. C'est tout simplement un fragment d'église gothique de la meilleure époque. Deux colonnes superposées aux piliers qui doivent être au rez-de-chaussée, la divisent en deux nefs dans le sens de la longueur, qui est de quinze mètres environ. Un *mihrab* nous avertit que c'est désormais une mosquée, tandis qu'une petite niche rappelle qu'en d'autres temps on y a offert le saint sacrifice de la messe. Afin que la profanation soit plus complète, sous nos pieds est un harem. A l'entrée il y a des écuries.

Les musulmans, pour s'emparer du Cénacle, prétextèrent qu'il était sur le tombeau de David. Un juif leur avait fait cette importante révélation. En conséquence on nous propose de gravir encore quelques escaliers à un angle de la salle, et nous voyons, sous un tapis assez misérable, le vaste cénotaphe, reproduction d'un sarcophage souterrain, qui serait le tombeau du grand roi. Évidemment la relique est d'invention musulmane, et si jamais il y avait eu ici une crypte avec une sépulture antique, il est à croire que les pèlerins des premiers siècles en auraient parlé. Que quelqu'un sache où est le tombeau de David, ce n'est pas probable. Qu'il soit sur le mont Sion et non loin d'ici, c'est à peu près certain.

L'Écriture<sup>1</sup> porte en toutes lettres : « David s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la cité de David. » La même formule est répétée pour Salomon et douze de ses successeurs. Au deuxième livre d'Esdras, il est dit que « Sellum bâtit la porte de la source, fit le mur de l'étang de Siloé, près du jardin du roi, jusqu'aux degrés qui descendent de la cité de David, et que Néhémie travailla après lui aux réparations, jusqu'en face des tombeaux de David, jusqu'à l'étang qui avait été construit, jusqu'à la maison des Braves<sup>2</sup>. » Quel qu'ait été le site précis de l'étang et de la citadelle, il est évident qu'ils se trouvaient sur la ligne partant de Siloé et du jardin du roi pour contourner le mont Sion vers le couchant. Donc la royale sépulture était au sud de Sion, où elle sert de repère à celui qui raconte la réédification des remparts. Au temps des Apôtres, sa place était parfaitement connue; et il n'est pas certain que, le jour de la Pentecôte, parlant peut-être de la terrasse même du Cénacle, Pierre n'ait pas voulu faire allusion à la proximité du fameux tombeau : « Hommes, frères, disait-il, qu'il me soit permis de vous rappeler librement au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et que son tombeau est au milieu de nous (ἐν ἡμῖν) jusqu'à ce jour. » Quoi de surprenant, puisque quarante ans auparavant Hérode, après

<sup>1</sup> III Rois, II, 10.

<sup>2</sup> II Esdras, III, 15, 16.

avoir essayé de le violer pour en retirer l'argent qu'il y croyait enfoui, l'avait fait couvrir d'un magnifique mausolée en pierres blanches, expiation tardive d'un sacrilège qui avait coûté la vie à deux de ses doryphores<sup>1</sup>.

D'après ce que dit ailleurs le même historien<sup>2</sup>, on devait traverser plusieurs chambres sépulcrales (*σείροι*) avant d'atteindre les tombeaux eux-mêmes. Ainsi Hyrcan ouvrit une chambre et en retira trois mille talents, dont une partie fut donnée à Antiochus le Pieux pour le déterminer à lever le siège de la ville. Hérode en ouvrit une autre et n'y trouva que des ornements et des objets précieux. Quant aux sarcophages des rois, ni Hyrcan ni Hérode n'avaient pu les atteindre, tant il était impossible aux plus habiles de deviner l'endroit où ils étaient cachés. Espérons que, plus respectueux et moins pressés que les soldats d'Hérode, parce qu'ils n'auront pas peur de la colère divine, d'autres chercheurs demanderont à la terre ce qu'elle a si bien caché, et qu'un jour viendra où, après avoir salué Sėti et Sésostris à Boulaq, nous pourrons venir vénérer ici David le roi-prophète et ses premiers successeurs.

En sortant du Cénacle, nous examinons un pan de mur encore debout vers le couchant, au-dessous du cimetière américain. Deux pierres y sont marquées d'une croix; selon la tradition populaire,

<sup>1</sup> *Antiq.*, xvi, 7, 1.

<sup>2</sup> *Antiq.*, vii, 15, 3.

elles rappelleraient la maison où Jean, l'apôtre bien-aimé, aurait recueilli Marie après la mort de Jésus. André de Crète, au vii<sup>e</sup> siècle, dit que cette demeure avait été transformée en pieux sanctuaire sur le mont Sion. Sa proximité du palais d'Anne et de Caïphe expliquerait assez bien les relations que Jean avait avec les serviteurs du grand prêtre.

Nous donnons un coup d'œil sur la vallée de Hinnom. Observation exégétique: le fait que le serviteur portant une cruche<sup>1</sup> devait être rencontré par Pierre et Jean, allant à la ville préparer le repas pascal, ne suppose-t-il pas que la maison du maître était près des remparts, et ne semble-t-il pas constituer un argument en faveur de la place assignée au Cénacle? Telle est la question qu'en rentrant je laisse à mon ami pour l'inviter à mieux dormir ce soir.

Dimanche, 18 mars.

Nous allons dire la messe chez les Dames de Sion, qui ont pour aumônier un élève de M. Vigouroux, l'abbé de Chaumontel, prêtre aussi aimable que pieux. Sous la plus heureuse des inspirations, le P. Marie Ratisbonne a voulu ériger ici comme une chapelle expiatoire où de saintes âmes, pour la plupart venues comme lui du ju-

<sup>1</sup> *Luc*, xxii, 10.

daïsme, prient et s'immolent là même où le peuple prévaricateur demanda que le sang du Juste retombât sur sa propre tête et sur celle de ses enfants. Rien de plus touchant que cette œuvre de réparation solennelle entreprise par un de ceux qui portaient à leur front la responsabilité et la trace du sang divin.

Les religieuses déléguées ici pour y représenter le judaïsme repentant tiennent admirablement leurs écoles, soignent les malades qui se présentent au dispensaire et chantent dans leur chapelle les louanges du Crucifié. La chapelle est au reste traitée avec un goût parfait. La lumière, y pénétrant assez rare, enveloppe les âmes comme les murs d'une tristesse grave qui s'harmonise avec les souvenirs honorés ici. On a laissé les pierres dans toute leur nudité, afin d'aider l'imagination des pèlerins à se reporter plus aisément vers un passé déjà loin de nous. C'est d'autant plus méritoire que, sur cette terre de Palestine, on semble prendre à tâche de transformer, de défigurer, de cacher toutes les reliques que l'on propose à notre vénération.

Ainsi que l'indique le nom du sanctuaire, les fidèles sont invités à venir faire ici amende honorable à ce Jésus couronné d'épines, que Pilate présenta sous le manteau de la dérision, comme l'Homme qui n'était plus un homme : ECCE HOMO ! au peuple soulevé et criant : *Tolle, tolle, crucifige!* Cela veut-il dire que l'arc romain dont nous voyons le premier cintre parfaitement conservé derrière

l'autel, dont le second beaucoup plus grand traverse la rue, et dont le troisième, de la dimension du premier, n'existe plus, ait servi de plateforme au procureur montrant Jésus humilié à la multitude? Je ne le pense pas. On pouvait avec quelque bonne volonté le croire tant qu'on rattachait l'arceau de la rue à une galerie imaginaire, qui aurait précédé le prétoire; mais, depuis que les fouilles du P. Ratisbonne ont mis à jour l'arceau plus bas qui, avec une niche intermédiaire, l'accostait et supposait son pendant sur l'autre côté, il est devenu évident qu'on se trouve en face d'un arc triomphal, tel que ceux de Titus, de Septime-Sévère et de Constantin à Rome, pour ne pas parler de tant d'autres que les Césars et leurs généraux multiplièrent dans tout l'empire, afin de perpétuer le souvenir de leurs victoires. J'en ai vu en France, à Orange et à Saint-Remy, qui rappellent assez exactement celui-ci. Or un arc de triomphe n'est pas facilement accessible à son sommet, parce que d'ordinaire il ne se rattache à aucun édifice voisin. En outre, il devait être régulièrement orné de statues sur la plateforme. Je crois que c'est la tête de l'une d'elles qui a été trouvée près du tombeau des Rois et que l'on a prise pour la tête d'Adrien. Puisqu'il ne pouvait servir ni de tribune ni de tribunal, il faut renoncer ici à la légende et revenir à la réalité.

Ce qui saute d'abord aux yeux, c'est que cette porte triomphale n'a jamais fait partie des anciens remparts. La troisième enceinte passait loin d'ici,

la seconde n'y arrivait pas. En toute hypothèse, comme l'arc va du sud au nord, il eût accosté la troisième enceinte perpendiculairement et la seconde tout au plus en crochet, ce qui est invraisemblable.

Avant Titus, quel sens donner à un monument pareil? Aucun; il n'aurait pas eu sa raison d'être. Dès lors il n'a pu être témoin des scènes odieuses qui se passèrent devant le prétoire de Pilate. Après le triomphe des Romains on s'expliquerait mieux ce souvenir de la victoire laissé sur des ruines. La Chronique pascale dit que, parmi les édifices dont Adrien embellit Jérusalem reconstruite, il y avait un *Tricaméron*. Cela veut-il dire un arc triomphal avec triple porte<sup>1</sup>? Mais pourquoi le placer là et non sur l'aire du temple, ou à l'une des entrées principales de la ville? Au reste, en le considérant de plus près, ses caractères architectoniques indiquent qu'il est postérieur non seulement à Titus, mais même à Adrien. Son acte de naissance ne serait-il pas même à peu près contresigné par ces quelques pierres qui, ayant déjà servi à d'autres édifices avant d'être employées à celui-ci, portent en grec des inscriptions plus ou moins intelligibles et le nom d'Aurélius aux vousoirs? Si l'œuvre est postérieure aux

<sup>1</sup> *In anno III Ælii Adriani.* — Ce texte est très curieux en tant qu'il mentionne d'autres monuments que l'archéologie peut rechercher à Jérusalem. Ἐν Ἱεροσολύμοις ἐκτίσθη τὰ δύο Δημόσια καὶ τὸ Θέατρον καὶ τὸ Τρικάμερον καὶ τὸ Τετράνυμφον καὶ τὸ Δωδεκάπυλον καὶ τὴν Κόδραν.

deux vainqueurs de Jérusalem, Titus et Adrien, en l'honneur de qui l'a-t-on érigée?

Peut-être à la gloire de Jésus vainqueur du mal et roi du monde? Pourquoi Hélène, qui bâtit des basiliques au saint Sépulcre, au mont de l'Ascension, au Cénacle, n'aurait-elle pas eu la pensée d'ouvrir ici par un arc de triomphe la voie royale qui avait conduit Jésus à la croix? Là où un Romain avait failli à la justice et au devoir, ne semble-t-il pas naturel qu'une impératrice ait voulu une réparation selon les idées romaines? Faut de trouver d'autre sens à ce monument, on peut lui supposer celui qui concorde le mieux avec le caractère de l'édifice, la date de sa construction et l'étrangeté même de son existence. Et si Hélène ne l'a point fait, est-il défendu d'imaginer qu'Eudoxie, en restaurant les murs de la ville, ait pu le faire? Malheureusement il n'a aucun signe chrétien.

L'arc du milieu, qui est sur la rue, supporte une petite construction moderne fort misérable. Elle est habitée par des derviches du couvent voisin des Usbeks, dans lequel fut jadis enfermé le troisième arc qui n'existe plus. En creusant, on a trouvé, à un mètre cinquante, l'antique pavé. La supérieure de la communauté, femme pleine de distinction, nous fait observer sur les dalles des figures géométriques plus ou moins régulières qui ressemblent à celles trouvées par M. de Saulcy sur les larges pavés de la Triple-Porte et sur un bloc de revêtement de la troisième tour, à l'angle nord-est de l'enceinte du Haram. Ce perspicace explorateur